

Aurora Bertrana et *Le 19 juillet : Quelques tableaux de la guerre d'Espagne* :
la découverte de l'exotisme dans la Barcelone révolutionnaire

Oriol Ponsatí-Murlà
Universitat de Girona
ORCID ID : 0000-0002-4804-0568

Résumé : Cet article présente un singulier tapuscrit inédit de l'écrivaine catalane Aurora Bertrana (1892-1974) intitulé *Le 19 juillet : Quelques tableaux de la guerre d'Espagne*. Singulier parce-que c'est son première texte connu rédigé en français avant ses premières articles en exil dans *Suisse contemporaine* et *La Semaine Littéraire* (1942-1945) et sa version française de *Paradisos oceànics : Fenua Tahiti* (1943) mais avant tout parce-que l'autrice déploie les ressources de la littérature de voyage, qu'elle maîtrise à la perfection, pour mener un exercice particulier de comparatisme qui vise à donner une vision nuancée de la complexité que représente l'éclatement de la révolution sociale à Barcelone pendant les premiers mois de la guerre civile.

Abstract : This article presents a singular typescript by the Catalan writer Aurora Bertrana (1892-1974) entitled *Le 19 juillet : Quelques tableaux de la guerre d'Espagne*. Singular because it is her first known text written in French before her articles in exile in *Suisse contemporaine* and *La Semaine Littéraire* (1942-1945) and her french version of *Paradisos oceànics : Fenua Tahiti* (1943), but above all, because the author deploys the resources of travel literature, which she masters to perfection, to carry out a particular comparative exercise which aims to give a nuanced vision of the complexity represented by the outbreak of the social revolution in Barcelona during the first months of the civil war.

Malgré la parution d'une quantité considérable d'éditions originales et de rééditions de l'œuvre d'Aurora Bertrana au cours de ces cinq dernières années (depuis la commémoration de son 125^e anniversaire en 2017¹), une petite partie de ses écrits n'a pas encore été publiée. Parmi ceux-ci, le Fonds Bertrana de l'Université de Gérone possède un texte dactylographié en français de 123 pages intitulé *Le 19 juillet : quelques tableaux de la guerre d'Espagne*². C'est le premier texte littéraire de Bertrana écrit entièrement en français qui nous soit parvenu. Le dossier contenant le manuscrit porte la mention suivante : « Mme Aurore Bertrana, Perreux sur Boudry. » Bertrana avait déménagé au sanatorium de Perreux, dirigé par Robert de Montmollin, dans la ville suisse de Boudry en 1942, après avoir été assez malheureuse à Genève pendant quatre ans à la suite de son départ de Barcelone en juin 1938. Cependant, nous avons suffisamment de preuves permettant de déduire que le texte a en fait été écrit bien avant le début des années 40 ; il aurait même, sans doute, été esquissé pendant la guerre, alors que l'autrice était encore à Barcelone. Au fil des pages de ses mémoires, écrites à la fin des années 60, on trouve plusieurs mentions qui font clairement référence à ce texte, qui jusqu'à présent n'avait pas été identifié : « *Jo, a casa, m'hi estava ben poc. No tenia cap obra literària començada i la meva aspiració era que la propera fos la crònica de la guerra civil. (...) Cada nit ho anotava tot minuciosament en un*

¹ Aurora Bertrana, *Tres presoners*, Barcelona, Club Editor, 2017 ; Aurora Bertrana, *Paradisos oceànics*, Barcelona, Rata, 2017 ; Aurora Bertrana, *L'illa perduda*, Girona, Ela Geminada, 2018 ; Aurora Bertrana, *La ciutat dels joves*, Barcelona, Males Herbes, 2019 ; Aurora Bertrana, *Entre dos silencis*, Barcelona, Club Editor, 2019 ; Aurora Bertrana, *Peikea*, Barcelona, Tushita, 2019 ; Aurora Bertrana, *El Marroc sensual*, Barcelona, Rata, 2021 ; Aurora Bertrana, *Cendres*, Girona, Editions de la Ela Geminada, 2022.

² Aurora Bertrana, *Le 19 juillet. Quelques tableaux de la guerre d'Espagne*, Universitat de Girona, Biblioteca del campus Barri Vell, Fons Prudenci i Aurora Bertrana, MS. A. Bertrana 46. 123 p. ; folio ; dans dossier 30 cm.

*quadern. Com que l'obra que em proposava escriure ha estat escrita, encara que no publicada, i la tinc al meu davant, no he de fer res més sinó copiar-ne alguns passatges*³.» (« J'étais très peu à la maison. Je n'avais pas commencé d'œuvre littéraire et mon aspiration était que la prochaine soit la chronique de la guerre civile. (...) Chaque nuit, je notais tout méticuleusement dans un cahier. Puisque l'ouvrage que je me proposais d'écrire est écrit, bien qu'il ne soit pas publié, et que je l'ai sous les yeux, il ne me reste plus qu'à copier quelques-uns de ses passages.») On sait, en effet, que le manuscrit était prêt et que l'amie de Bertrana, Monique Leclerc, avait commencé à le dactylographier à Genève entre 1939 et 1940 : «*La Monique començava a passar a màquina el meu manuscrit sobre la guerra civil a Catalunya, escrit en francès*⁴.» (« Monique commençait à dactylographier mon manuscrit sur la guerre civile en Catalogne, écrit en français. ») Il est donc probable que Bertrana ait réalisé la dernière révision du texte dactylographié, introduisant alors les quelques corrections manuelles qu'il contient, une fois arrivée au sanatorium de Perreux, en 1942 ; c'est la raison pour laquelle le dossier contenant le texte corrigé fait référence à Perreux sur Boudry.

Même si Bertrana précise dans ses mémoires que, comme elle avait sous les yeux le tapuscrit du *19 juillet*, elle ne devait rien faire d'autre « qu'à copier quelques-uns des ses passages », les différences entre le texte catalan et le texte français sont substantielles. Il s'agit en fait de deux œuvres complètement différentes. Les coïncidences littérales sont minimales et lorsqu'un épisode qui figurait déjà dans le tapuscrit français apparaît dans les mémoires, Bertrana le réécrit, en modifiant les protagonistes et les circonstances, et le présente en général de manière beaucoup plus synthétique. La plupart des chapitres du *19 juillet*, en revanche, ne trouvent aucun écho dans les mémoires. En effet, il ne s'agit pas, à proprement parler, d'un texte mémorialiste, mais plutôt, comme nous l'expliquerons par la suite, d'une œuvre qui, par l'utilisation de techniques typiques de la littérature de voyage — si bien maîtrisées par Bertrana —, parvient à construire un récit singulier de la littérature de guerre.

Quelques mois plus tôt, au printemps 1935, Aurora Bertrana s'était rendue au Maroc avec son carnet pour retranscrire sous forme littéraire cet univers *sensuel et fanatique*⁵, et, dix ans auparavant, elle avait dû naviguer pendant un mois et demi pour atteindre Papetee et pouvoir écrire les chroniques de ce paradis océanique⁶. Dans le cas du *19 juillet*, toutefois, elle n'avait pas dû partir de chez elle pour contempler des scènes de fanatisme et des choses étranges, si déconcertantes qu'il aurait été impossible de les observer au Maroc ou sur une île de la Polynésie Française. De fait, du jour au lendemain, Barcelone avait cessé d'être une ville parfaitement banale et sans aucun intérêt pour un écrivain voyageur, offrant tout à coup aux passants des spectacles des plus insolites. Il y avait des barricades partout, des entreprises et des maisons particulières réquisitionnées, des disparitions de toutes sortes, des couvents transformés en hôpitaux de campagne, des hôtels de luxe devenus des cantines populaires, des fusillades en pleine rue et encore des bûchers des vanités devant la porte des temples ou des domiciles bourgeois. On pouvait même y entendre des propos qui exprimaient la veille la cordialité et la politesse, mais qui, le lendemain, devenaient proscrits du vocabulaire commun, étant jugés subversifs et contre-révolutionnaires. Il y avait aussi une exposition de cadavres de religieuses attirant des milliers de visiteurs, une exhibition des plus macabres transformée en un véritable parc d'attractions avec ventes ambulantes de cacahuètes, de glaces et de limonades. Une ville, en somme, radicalement transmuée, déguisée, où tout n'était qu'apparence, où chacun devait éviter, à sa manière, de se montrer tel qu'il l'était :

Craignant la persécution des extrémistes, des milliers de citoyens tenaient à cacher leur identité sous un déguisement quelconque. Des curés s'habillaient comme des voyous ; des gros

³ Aurora Bertrana, *Memòries. Del 1935 fins al retorn a Catalunya*, Barcelona, Pòrtic, 1975, p. 45. [Traduction en français de l'auteur de l'article.]

⁴ *Ibid.* p. 267.

⁵ Aurora Bertrana, *El Marroc sensual i fanàtic*, Barcelona, Mediterrània, 1936.

⁶ Aurora Bertrana, *Paradisos oceànics*, Badalona, Proa, 1930. (Édition en français : *Fenua Tahiti*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1943).

bourgeois comme des mendiants. Les gens tonsurés, malgré la forte chaleur de juillet, cachaient leur tonsure sous de lourdes casquettes et de bérets basques. Aristocrates, bourgeois et gens d'Église ne se rasaient plus le visage ; des moustaches et des barbes absurdes couvraient des faces hagardes. Plus un seul homme n'osait se promener en chaussures de cuir ; la prolétaire espadrille les avait remplacées⁷.

Mais le déguisement n'était pas qu'extérieur et ne concernait pas seulement les aristocrates, les bourgeois et les ecclésiastiques. La révolution sociale impliquait aussi une bonne dose de déguisement idéologique, qui allait finir par toucher, plus ou moins, tout le monde. Sous le regard attentif de l'écrivaine, habituée à raconter l'exotisme, défilent toutes sortes d'individus : des pauvres, se livrant au fantasme éphémère d'être riches un certain temps et de pouvoir manger, même pour la première et la dernière fois, à l'Hôtel Ritz ; des politiciens qui avaient dû se déguiser en syndicalistes parce que, sans eux, il n'aurait pas été possible de réprimer la rébellion militaire avec la rapidité et la fermeté qui ont caractérisé Barcelone ; des syndicalistes qui étaient obligés, à leur tour, de se transformer en politiciens puisque détenir le pouvoir signifiait, qu'on le veuille ou non, faire de la politique (du coup, même ceux qui prônaient la destruction de toute forme de gouvernement finiraient par devenir ministres) ; des criminels sortis de prison, descendus dans la rue pour rendre justice ; des policiers qui devaient protéger ceux qu'ils avaient persécutés et persécuter ceux qu'ils avaient protégés la veille ; des enfants qui, imitant leurs parents, s'habillaient de bleus de travail et de bonnets de milice ; et des parents qui, pour se distinguer des autres parents, avaient recours aux astuces vestimentaires les plus variées :

La révolution sociale fit de Barcelone une foire où les hommes, sans distinction de classe, se livraient consciemment à la plus folle mascarade. Le seul fait de porter un honnête veston, une chemise propre ou une simple cravate était considéré comme une provocation. Ayant déclaré les uniformes de l'armée républicaine profanés par les rebelles, comme le distinctif de la trahison et de la rétrogression, les miliciens à leur tour pour se distinguer des civils et surtout des miliciens des autres groupes politiques, cherchaient sans cesse des détails vestimentaires aussi disparates que possible : chemises, ceinturons, bonnets et foulards de mille formes et couleurs⁸.

L'accent mis par Bertrana sur les efforts de divers révolutionnaires pour se démarquer les uns des autres —ce qui rend à la fin impossible le fait de savoir qui est qui — lui permet de caricaturer toute tentative d'approche du mouvement à partir d'une vision unitaire :

Les grands hôtels, les clubs luxueux, les vieilles maisons seigneuriales occupées par les miliciens excitaient la curiosité du public. Des centaines de femmes, des vieux et des gamins stationnaient devant ces baies généralement ouvertes. Mêlée au peuple, j'écoutais leurs commentaires. Aussi ignorante que ces femmes et que ces vieillards sur l'identité des demi-uniformes révolutionnaires, je discutais avec eux pour savoir si les marxistes portaient la chemise verte ou bleue, si les salopettes des gardes civiles étaient bleu-marine ou kaki, si le drapeau rouge symbolisait le communisme ou le socialo-communisme. Nous étions également intrigués par les chemises et les salopettes des gardes d'assaut, qui nous les faisaient confondre avec les miliciens⁹.

Affirmer pourtant que *Le 19 juillet* est un récit exotique, ou de voyage, comme cela aurait été le cas de *Paradisos oceànics* ou *El Marroc sensual i fanàtic*, serait trop simple et, en fin de compte, inexact. Il faut donc clarifier ces propos. La littérature de voyage exige, par définition, un regard étranger, une distance critique qui permet de contempler la réalité visitée à travers le prisme de l'altérité, sous l'angle de la différence. La guerre civile pourrait, en revanche, constituer un matériau de ce type pour George Orwell ou Ernest Hemingway, pour ne citer que

⁷ Aurora Bertrana, *Le 19 juillet ...* p. 50 (f. 38). Pour référencer les fragments du tapuscrit français, nous indiquons, dans chaque cas, à la fois le numéro de page (p.) et le numéro de folio (f.), qui ne correspondent pas puisque le premier folio du texte débute à la page 14.

⁸ *Ibid.*, p. 49-50 (f. 37-38).

⁹ *Ibid.*, p. 49 (f. 37).

deux cas bien connus d'écrivains abordant la guerre d'Espagne d'un point de vue étranger et traduisant finalement leur expérience dans des œuvres qui, bien que de genres très différents, partagent cette vision extérieure. Mais il ne pouvait en être ainsi pour Aurora Bertrana parce que toute approche d'une réalité insolite à partir d'une perspective étrangère implique, dans une certaine mesure, un exercice de *comparatisme*. Par ce jeu comparatif, l'observateur peut juger la réalité observée, qu'elle soit bonne ou mauvaise, selon avant tout l'idée qu'il se fait de sa propre réalité d'origine. Il n'y a jamais d'éléments objectifs qui conduisent *nécessairement* à un jugement négatif de ce qui est différent, ni aucun qui permette une évaluation positive. Tout dépend finalement de la valeur que l'observateur attache à sa propre culture, un point de référence qui fonctionne comme un terme de comparaison. Mais quand il n'y a pas de terme de comparaison possible parce que la réalité observée est, en même temps, celle de l'observateur, et non pas une réalité curieuse, lointaine, étrangère — comme c'est clairement le cas de Bertrana observant *sa* Barcelone — comment peut-on parler de littérature de voyage, du regard des autres, de la distance, du comparatisme ?

Pour répondre à cette question, il faut s'en poser une autre, à l'avance : quand et pour quelle raison, Bertrana a-t-elle écrit *Le 19 juillet* ? Comme nous l'avons vu, il n'est pas du tout improbable qu'elle l'ait commencé à Barcelone, entre 1936 et 1937, avant de partir en exil en juin 1938. Elle-même, comme nous l'avons mentionné, nous dit qu'elle avait l'intention d'écrire une chronique de la guerre civile et que, chaque nuit, elle notait dans un carnet les expériences vécues dans les rues de Barcelone pendant la journée. Toutefois, que ces premières notes aient été écrites en français ne semble pas très plausible. Même si Bertrana parlait couramment cette langue, nous ne connaissons aucun écrit original en français qui daterait d'avant son exil, jusqu'à la parution de ses premiers articles dans *Suisse contemporaine* et *La Semaine Littéraire*, publiés entre 1942 et 1945, et la version française de *Paradis océaniques, Fenua Tahiti*, publiée par Delachaux & Niestlé à Neuchâtel, en 1943. Aucun donc, sauf précisément *Le 19 juillet*.

Le fait que cette chronique de guerre ait été rédigée en français nous donne suffisamment d'indices tant sur l'époque de sa rédaction définitive que sur le but qu'elle poursuivait. En effet, si Bertrana avait commencé un journal de guerre entre juillet 1936 et juin 1938, il aurait dû être rédigé en catalan. À son arrivée en Suisse, elle s'installe à la Villa Gily (Genève), le manoir de la famille de son mari, Denys Choffat. À son arrivée là-bas, cependant, Bertrana se trouve confrontée à l'absence de son mari et à une belle-famille qui s'était forgé une idée de la guerre d'Espagne qui la rendait, ainsi que tous les Catalans, coupables de l'effusion de sang provoquée par la guerre : «*Aquesta sensació havia d'experimentar-la sovint. Molts benaurats confederats helvètics no solament no comprenien la nostra gran tragèdia nacional i individual, sinó que ens esguardaven com a perillosos revolucionaris derrotats per la voluntat de Déu i la intel·ligència del general Franco*¹⁰.» (« J'ai souvent eu ce sentiment. De nombreux confédérés suisses non seulement ne comprenaient pas notre grande tragédie nationale et individuelle, mais nous considéraient comme de dangereux révolutionnaires vaincus par la volonté de Dieu et l'intelligence du général Franco .») C'est ce sentiment qu'éprouve Bertrana face à sa belle-famille, ainsi que devant le fonctionnaire de l'Office des étrangers de la Confédération helvétique, auprès duquel elle demande l'asile politique pour l'éditeur Rafael Dalmau, qui justifie son refus de cette façon : «*Tots els catalans són anarquistes*¹¹.» (« Tous les Catalans sont des anarchistes.»)

On peut donc penser, et c'est tout à fait plausible, que l'édition française du *19 juillet* débute précisément à Genève, au cours de la seconde moitié de 1938, sur la base de notes prises en catalan durant les mois précédents passés à Barcelone, et que son but est de fournir à un lecteur francophone (suisse ou français) une vision de la guerre civile qui soit plus nuancée que celle que Bertrana avait constatée après avoir franchi la frontière. Et c'est la raison pour laquelle, précisément, l'autrice a besoin, comme artifice, d'adopter la position d'un observateur qui pose

¹⁰ Aurora Bertrana, *Memòries. Del 1935 fins al retorn a Catalunya*, Barcelona, Pòrtic, 1975, p. 217.

¹¹ *Ibid.*, p. 271.

un regard distinct sur sa réalité immédiate, qui contemple la proximité comme si elle était lointaine, et qui, sous une incompréhension apparente, souhaite offrir une nouvelle compréhension de ce qui l'entoure. Cela implique aussi d'adopter, en tant que narratrice, une perspective qui peut être partagée par le lecteur étranger auquel elle s'adresse, un lecteur qui doit nécessairement ressentir une certaine perplexité face au scandale de la situation racontée : l'exécution arbitraire de concitoyens par des groupes de travailleurs, la destruction du patrimoine culturel de la propriété ecclésiastique, l'humiliation subie par les cadavres de vieilles dames, l'assaut contre les magasins des petits commerçants, etc. Un point de vue qui, pour l'essentiel, comme on peut le supposer, coïncidait en partie avec celui de l'écrivaine et qui n'est pas du tout incompatible avec une position manifestement contraire au soulèvement militaire et favorable au gouvernement de la République — n'oublions pas les faits suivants : seulement trois ans auparavant, Bertrana avait été la première femme à se présenter, lors des élections du Congrès des députés en novembre 1933, sur la liste de la circonscription barcelonaise d'Esquerra Republicana de Catalunya ; entre 1936 et 1938, elle dirigeait un travail intense d'écrivaine engagée dans l'antifascisme, publiant dans les pages de l'hebdomadaire communiste *Companya*, dont elle était la rédactrice en chef, ou parlant au micro de Ràdio Barcelona, d'où elle s'adressait plusieurs fois au public dans un programme de l'Agrupació d'Escriptors Catalans, de l'UGT. Nous disons bien *en partie* parce que si elle s'était contentée de reconnaître l'étrangeté de cette réalité, Bertrana aurait fini par donner raison à ceux « qui nous regardaient comme de dangereux révolutionnaires vaincus par la volonté de Dieu et l'intelligence du Général Franco ». Ce regard étranger est artificiel puisqu'il n'est rien d'autre qu'un mécanisme de fiction qu'elle doit mettre en œuvre. Tout en feignant d'être surprise par les faits qui l'entourent, elle les oppose et les confronte sans cesse à d'autres faits, ce qui lui permet de soustraire le lecteur à une logique duale et simpliste. L'exercice de comparatisme, de cette manière, ne s'appuie pas sur un point de référence externe à la réalité observée, mais interne. Il ne s'agit pas d'une comparaison entre un scénario de destruction, de chaos et d'insécurité, et un autre de paix et de concorde (ce serait la logique de l'histoire franquiste, qui utiliserait cette fausse opposition pour expliquer et justifier le soulèvement armé contre la République), mais bien d'une accumulation de caractères et de circonstances, qui, au sein du camp républicain lui-même, permet de les discriminer, de les analyser séparément, de les comparer, de les comprendre de l'intérieur, ce qui donne lieu en définitive à une appréciation très différente des excès de toutes sortes que la révolution a, indéniablement, entraînés. C'est ainsi qu'à l'instar de ce qu'elle fera des années plus tard dans le cycle de ses deux romans sur l'après-Seconde Guerre mondiale (*Tres presoners*¹² et *Entre dos silencis*¹³), elle parvient à éloigner le lecteur des dualismes fermés ; elle essaie de pénétrer l'âme humaine et de comprendre les misères et les grandeurs, les dilemmes, les renoncements et les contradictions qu'implique un bouleversement social inévitable, tel que celui qui a été vécu en Catalogne à la suite — il ne faut jamais le perdre de vue — d'une tentative criminelle visant à mettre fin au régime démocratique légitimement établi. Nous allons à présent nous centrer sur quelques exemples spécifiques.

Le premier chapitre du *19 juillet* a avant tout deux objectifs. Tout d'abord, montrer au lecteur le caractère tout à fait subreptice et inattendu que présente, pour le citoyen ordinaire, le déclenchement du soulèvement militaire du dimanche 19 juillet au matin. Alors que l'inquiétude grandit chez les politiciens et les syndicats face aux mouvements qui se profilent dans les casernes de la ville, la population civile s'endort ce samedi-là dans l'espoir de profiter, le lendemain, d'une journée de repos familial bien méritée. Bertrana commence son récit la veille, afin de contraster la placidité et le caractère banal et ordinaire du samedi avec les événements qui auront lieu le dimanche :

Mais dans leur éternelle insouciance bien des Catalans, se couchèrent ce soir encore avec l'espoir d'un dimanche paisible. Il y avait eu tant d'alarmes en peu de temps, que celle-là, pourtant bien effrayante, ne réussissait plus à leur enlever l'illusion de ces heures de bonheur. Je me souviens

¹² Aurora Bertrana, *Tres presoners*, Barcelona, Albertí, 1957.

¹³ Aurora Bertrana, *Entre dos silencis*, Barcelona, Aymà, 1958.

de quelle manière avide, comme de condamnés à mort, ils se livrèrent ce soir du 18 juillet aux préparatifs du dimanche. Des familles entières de braves ouvriers et de petits commerçants voulaient aller pique-niquer, père, mère et enfants, à l'une des nombreuses plages voisines, ou sur les collines couvertes de pins parasols qui entouraient Barcelone. Ils avaient tout préparé pour le lendemain. La jeunesse sportive et excursionniste avait aussi empilé ses tentes, ses sacs à provisions, ses kodaks et ses espadrilles. Comme chaque samedi, les gares de chemin de fer s'apprêtaient à vendre de soixante à soixante-dix mille billets de dimanche donnant accès aux plages interurbaines. Soixante-dix mille petits cartons distributeurs de bonheur qui allaient demeurer empilés et inutiles dans les casiers des compagnies ferroviaires. Et ces plages et ces pinèdes ensoleillées ne verraient plus ce peuple insouciant et gai arriver avec des chants et des rires. Elles allaient pour longtemps se replier dans un silence lugubre, dans l'attente des bombes et des obus étrangers.

Mais, l'innocence au cœur, ces braves citoyens s'endormirent encore ce soir dans l'espoir d'un heureux dimanche¹⁴.

Ensuite, l'autre but poursuivi par ce premier chapitre n'est autre que de montrer à quel point la réponse spontanée de la classe ouvrière elle-même, qui jusqu'à la veille avait vécu en tournant le dos au conflit politique, a été héroïque et cruciale pour stopper le coup d'État militaire :

Mais du côté des faubourgs ouvriers, l'avance rebelle se heurte à une résistance terrible. Pour empêcher la *canaille fasciste* d'avancer, les voisins se jettent dans la rue par familles entières. Celui qui n'a pas une arme prend un couteau de cuisine, un ustensile de travail et au cri de « Liberté et Proletariat » ils se ruent sur les régiments rebelles. Comme des lions, comme des panthères, ils se précipitent sur les officiers, ils les battent, ils les mordent, ils entourent leurs jambes de leurs bras pour les faire tomber. « Ils ne passeront pas, ils ne passeront pas, ou s'ils passent, ça sera sur nous tous, par-dessus le quartier entier en ruines. » Ce ne sont pas des phrases, c'est une oraison à leur divinité intouchable : la Liberté. Ils ne sont pas des républicains fervents — ils le prouveront plus tard —, ils se moquent éperdument des démocraties nationales ou étrangères, mais ils détestent ces tyrans à galons qui mènent le peuple à coups de botte et à coups de trique. Plutôt mourir que de les laisser s'emparer du pouvoir. Et ces régiments, malgré la perfection de leurs cadres, de leur armement et de leur discipline, ne passent pas. Ils se replient vers leurs casernes, ils gagnent précipitamment les églises où, avec la complicité du clergé, ils se barricadent, ils montent sur les clochers y installant des mitrailleuses. Fous de rage, ils tirent contre le peuple amassé autour. Le peuple lève le bras et montre le poing tandis que ces hommes tombent l'un après l'autre percés de balles¹⁵.

De même, un peu plus loin, lorsqu'elle décrit la bataille qui se déroule sur la Plaça de Catalunya :

À la place de Catalogne, la bataille fait rage. Les républicains se battent avec énergie : les gardes civiles et les gardes d'assaut font des prouesses, mais ceux qui montrent le plus de vaillance, ceux qui font l'admiration des témoins occasionnels, et sèment la panique parmi les rebelles, ce sont les syndicalistes et les civils armés, et même ceux qui n'ont point d'armes, ceux qui défendent la République avec leurs doigts crispés et leurs poings.

Un de mes amis, mort quelques mois plus tard, me disait avoir assisté à cette bataille, couché à plat ventre près d'une baie de sa propre maison :

—Je n'ai jamais vu quelque chose de semblable, me disait-il, des groupes d'hommes sans armes se jetaient comme des lions sur les groupes de rebelles bien armés. Des mitrailleuses, des canons placés au centre de la place et qui, vomissant sans cesse de la mitraille sur les loyalistes, ont été enlevés par ces hommes. Ils se précipitaient dessus sans tenir compte des balles qui les fauchaient. Ils tombaient comme des épis pour ne plus se relever, mais ceux qui restaient, même blessés, ne lâchaient prise qu'avec le dernier souffle de vie. C'est ainsi, qu'une à une, les mitrailleuses tombaient en leur pouvoir¹⁶.

¹⁴ Aurora Bertrana. *Le 19 juillet...* p. 17-18 (f. 5-6).

¹⁵ *Ibid.*, p. 21 (f. 9).

¹⁶ *Ibid.*, p. 23-24 (f. 11-12).

« Ce ne sont pas de fervents républicains, comme ils le prouveront plus tard » (par des pillages, des incendies criminels, des arrestations et des actes plus ou moins incontrôlés de toutes sortes), mais ce sont en réalité les plus fervents défenseurs de la liberté et les premiers à réagir face à la trahison du putsch militaire. Dès le premier chapitre, en effet, c'est d'abord le caractère réactif de toute action menée par le peuple qui ressort : les militaires sont ceux qui allument la mèche dans ce conflit en perpétrant un acte de violence insurrectionnelle, et ce, par pure *allergie* démocratique face aux résultats obtenus par les partis de gauche lors des élections du 16 février 1936 ; et le peuple y répond par des convictions qui font appel au principe républicain le plus élémentaire : la défense de la liberté. En deuxième lieu, on voit que toute action entreprise par le peuple au cours des jours et des semaines suivants doit être contextualisée (pas nécessairement légitimée), étant donné, d'une part, son rôle héroïque et très efficace dans l'extinction du coup d'État du 19 juillet, et, d'autre part, le coût élevé qu'allait signifier plus tard le fait de continuer à représenter la lutte contre le fascisme depuis le champ de bataille. Bertrana s'efforce constamment de renforcer ce jeu de contrastes entre présent, passé et futur. Dans le deuxième chapitre, par exemple, lorsqu'elle décrit le pillage de la Tabacalera dans le port de Barcelone, elle s'adresse d'une façon lyrique aux carabiniers du port pour leur rappeler que le tabac que les gens s'approprient a été payé de leur sang :

Gardes républicains, n'essayez pas d'empêcher l'assaut ; vous n'êtes plus au service de la classe privilégiée et bourgeoise. On ne badine pas avec le peuple victorieux. Ce peuple a vu couler le sang de ses meilleurs fils, ce peuple a gagné la première bataille contre les fascistes, ce peuple commande maintenant¹⁷.

De même, lorsqu'elle relate l'occupation des demeures bourgeoises par les syndicalistes, au quatrième chapitre, elle met en lumière le caractère éphémère de ce triomphe apparent et le coût humain qu'il entraînera peu de temps après :

Des commissaires syndicalistes, chemises vertes ou bleues, écrivaient ou téléphonaient sur les bureaux Louis XIV ou Empire ; des miliciens vautrés dans des vastes fauteuils, les fusils entre les jambes, les espadrilles poussiéreuses sur les coussins de satin ou de velours, somnolaient béatement. Autour des guéridons où quelques semaines avant les gens désœuvrés de la haute bourgeoisie jouaient au tarot, buvaient du whisky ou du vin du Rhin, les soldats de la révolution buvaient de la bière et fumaient des trabucos. Inconscients des lourds sacrifices et des longues souffrances qui les attendaient, ces hommes savouraient pendant quelques brefs jours encore la joie naïve de posséder les mêmes trésors qu'on avait fait miroiter devant leurs yeux comme un privilège presque divin¹⁸.

Et un peu plus loin, toujours dans le quatrième chapitre :

Parmi les individus qui me croisaient sur le même trottoir, quelques-uns avaient déjà beaucoup tué, ils allaient tuer encore beaucoup, la plupart seraient tués. Dans un ou deux mois, les souvenirs mêmes de leurs exploits auraient disparu à jamais et leurs corps pourraient dans un oubli définitif¹⁹.

Mais cette masse révolutionnaire qui se lance, aussi fervente que désorientée, pour mener à bien une expérience inédite dans l'Europe contemporaine, véritable exercice de transfert et de collectivisation du pouvoir politique et économique, n'est nullement un mouvement homogène et compact. Dans le souci de fournir une description nuancée de la révolution (qui échappe aux clichés simplistes vendus par la propagande franquiste dans la presse internationale : « tous les Catalans sont des anarchistes »), le huitième chapitre du *19 juillet*, par exemple, est consacré à la description de l'héroïsme de ceux qui ont tenté de rendre compatibles les principes de la révolution et de la lutte antifasciste avec la protection du patrimoine :

¹⁷ *Ibid.*, p. 31 (f. 19).

¹⁸ *Ibid.*, p. 48 (f. 36).

¹⁹ *Ibid.*, p. 52 (f. 40).

La presse de droite publia à l'étranger que les communistes et les anarchistes brûlaient et saccageaient les églises pour s'emparer des trésors du clergé et pouvoir faire bombance avec les gains de leurs rapines. Des milliers d'honnêtes citoyens le crurent de bonne foi. Or, cette presse, non au service de l'ordre et de la morale, mais au service des fascistes nationaux et étrangers, ne racontait pas les gestes de désintéressement et même d'héroïsme réalisés par certains citoyens, la plupart des gens pauvres : républicains, catalanistes, communistes et anarchistes, lesquels bien que participant aux actes destructifs et répressifs de la révolution, arrachaient des mains des criminels — authentiques ceux-là, et sans préférence pour l'anarchisme ou le communisme — des ostensoirs, des calices, des candélabres, des nimbes et des couronnes ornées de filigranes, des pierreries d'une valeur incalculable, et allaient les déposer dans les mains des conseillers du Gouvernement catalan. Beaucoup de ces hommes se mêlaient aux incendies et aux pillages dans le seul but de sauver une partie du patrimoine national. Des jeunes gens haranguaient la foule, essayant de la convaincre de l'inutilité de la destruction systématique, de l'immoralité du vol. Au risque de se faire massacrer, ils réclamaient une révolution pure. Croyant avoir affaire à de vrais révolutionnaires, confondant naïvement la criminalité pure et simple avec le zèle destructif du révolutionnaire exalté ; ces hommes préféreraient mourir qu'accepter une révolution déshonorante. Combien n'en ai-je pas vu après un de ces actes de violence pleurer de honte et de désespoir ? Et de cela jamais la presse ne parlait parce-que en général la presse, de droite ou de gauche, ne s'intéresse guère aux idéalistes²⁰.

Parmi les révolutionnaires, tout comme il y a « des milliers d'honnêtes citoyens » qui n'hésiteront pas à risquer leur vie pour défier l'irrationalité d'une action purement destructrice, des criminels de toutes sortes se camouflent aussi, sans aucune motivation idéologique (« des criminels — authentiques ceux-là, et sans préférence pour l'anarchisme ou le communisme — ») ; ces derniers ont rejoint la cause révolutionnaire en profitant du chaos provoqué par la tentative de coup d'État, la libération des prisonniers de droit commun et la distribution discrétionnaire d'armes au sein de la population :

Des civils armés étaient allés aux prisons, délivrer les détenus politiques. Les prisonniers de droit commun voulurent aussi être libérés pour aller défendre la République. Avant que les gardiens hésitants eussent décidé, ils sortirent avec les autres et se mêlèrent au peuple triomphant. Des centaines de délinquants de la pire espèce : voleurs, escrocs, assassins soi-disant défenseurs de la République et révolutionnaires enflammés, se mirent à incendier, piller et assassiner au nom de la révolution sociale et des revendications populaires²¹.

De cette façon, la masse dissemblable des révolutionnaires devient un amalgame où il est possible de trouver des gens de toutes sortes :

Des milliers d'hommes en armes circulaient à pied sur les larges trottoirs de la Via Laietana. Leurs visages étaient jeunes et enthousiastes, avec des yeux brillants et énergiques, et quelques-uns aussi avec des mines patibulaires, et des airs de vrais assassins.²²

Sans oublier l'important contingent de volontaires étrangers qui, durant les premières semaines du conflit, bien avant la mise en place des fameuses Brigades Internationales (octobre 1936), arrivent à Barcelone, centre névralgique du recrutement des milices antifascistes, et contribuent encore plus à renforcer le caractère polymorphe et hétérogène de la masse révolutionnaire :

Barcelone entière n'était que mouvement de masses. Des gens neufs, des gens inconnus dont quelques jours auparavant on ne soupçonnait même pas l'existence, maniaient les leviers, réglaient les vitesses, dirigeaient tous les mouvements de l'immense machine. Dans cette agglomération moderne, industrielle et maritime, les foules avaient toujours eu un rythme précis ; chaque quartier sa physionomie propre, ses types caractéristiques. Aujourd'hui tout était transformé, devenu méconnaissable. L'âme même de la ville ne ressemblait en rien à ce qu'elle

²⁰ *Ibid.*, p. 91-92 (f. 79-80).

²¹ *Ibid.*, p. 27 (f. 15).

²² *Ibid.*, p. 51 (f. 39).

avait été. Une âme neuve, jeune et gigantesque succédait à l'âme traditionnelle, tenace et flexible. Ce n'était plus l'âme catalane, ni l'âme ibérique, même pas l'âme latine, mais une âme universelle formée de souffles divers venus de contrées lointaines.

Pendant de longues, de très longues années, on avait organisé, construit, agrandi, embelli cette ville d'un million et demi d'habitants ; ses industries, son commerce, son trafic maritime, ses manifestations artistiques et littéraires s'étaient, grâce à l'intelligence et à l'esprit ouvert des Catalans, fait connaître dans le monde entier. Ces Catalans, dont le père, le grand-père et eux-mêmes, toute leur vie durant, n'avaient fait que travailler pour la prospérité, la beauté et la grandeur de cette ville qui était leur œuvre, ne pouvaient se jeter dans la bagarre sans être violemment provoqués. C'est malgré eux qu'ils allaient faire la guerre, accepter la révolution.

Ceux qui avaient construit ne pouvaient pas détruire volontairement. Chacun son rôle et à chacun son tour. En obéissant à la loi fatale qui vous fait constructeur ou destructeur de la société — rarement les deux qualités échouent sur la même personne — les Catalans ne pouvaient collaborer à la révolution violente de 1936 avec le même enthousiasme que les étrangers²³.

L'observateur international, directement influencé aussi par les campagnes de propagande lancées par l'Espagne de Franco — et soutenues avec efficacité par l'Allemagne nazie — avait en fait reçu une image de la révolution sociale à Barcelone qui assimilait, sans nuances ni distinctions, le gouvernement de la République, les communistes, les anarchistes et les citoyens anonymes mus par les ressorts les plus divers. Bertrana oppose donc cette vision stéréotypée aux mille visages de la révolution et révèle son hétérogénéité par une constante comparaison. Il ne s'agit pas d'un comparatisme qui cherche le point de comparaison dans n'importe quel élément extérieur, mais qui, grâce à un regard intérieur précisément, peut se mouvoir avec intelligence dans l'équilibre instable qu'implique le fait de s'éloigner dans la même mesure tant de la dénonciation des excès que de leur légitimité. À chaque nouveau paragraphe, Bertrana ajoute une certaine complexité à la complexité elle-même. Loin des portraits simplistes, clairs et transparents, elle plonge le lecteur dans les contradictions de ceux qui tentent de réagir avec une cohérence impossible à un moment de profonde convulsion. Les protagonistes de son histoire sont des miliciens, des syndicalistes et des hommes politiques, des personnes anonymes, des bourgeois, des ouvriers, des prostituées, des membres du clergé, des écrivains, des personnages qui réagissent tant bien que mal face à une situation de crise profonde, de subversion totale de l'ordre établi. Des personnages perdus, désorientés qui sont des objets plutôt que des sujets de l'histoire dans laquelle ils vivent, malgré leurs efforts pour prétendre le contraire.

Parmi eux, les femmes occupent une place prépondérante. Des femmes que Bertrana, encore une fois, nous présente sous des angles divers et complexes. Des femmes de miliciens sanguinaires qui n'autorisent pas leurs maris à appliquer, chez eux, les principes révolutionnaires qu'ils imposent à l'extérieur :

Mais les femmes du peuple, plus rebelles que les hommes, se refusent à obéir à la révolution. Tandis que les bourgeois terrorisés se laissent dépouiller des images saintes, elles envoient paître leurs maris et leurs fils, quand ceux-ci veulent faire disparaître de la commode la vieille statue de la Vierge sous un globe de verre, qui demeure depuis des temps immémoriaux entre deux pichets avec des roses artificielles ; ou quand ils s'appêtent à dépendre du mur un joli chromo représentant l'enfant Jésus aux joues roses, ou le beau Saint Antoine à la barbe rousse écartant de ses belles mains pâles des vagues ombres de tentation, ou Sainte Lucie si émouvante tenant ses propres yeux dans une soucoupe.

Révolution ou pas révolution, ces braves femmes tiennent à leurs biens et à leur dévotion consolante. Et leurs maris et leurs pères, révolutionnaires acharnés, meurtriers des curés, incendiaires d'églises, haussent les épaules quand il s'agit de leurs propres femmes : « Va, en fin de compte, peut-être bien que Dieu existe, après tout. » Et lorsque blessés ou mourants, ils reviendront des barricades, ils seront très heureux de fermer l'œil sous le regard bienveillant d'une Vierge ou d'un Saint Antoine, sorte de commissaires du peuple pour l'Au-delà. Au

²³ *Ibid.*, p. 40-41 (f. 28-29).

syndicat et à l'usine c'est différent, devant les camarades, ils soutiendront énergiquement l'athéisme et l'iconoclasme. Ils se monteront la tête l'un à l'autre, ils rivaliseront en intransigeance et en démagogie²⁴.

Des femmes qui n'hésitent pas à monter dans un camion et à disparaître sans prévenir personne, en route pour le front aragonais, dans le but d'effectuer des tâches de soutien sanitaire :

La petite X ne résista pas. Sans prévenir ni son patron ni son hôtesse, elle monta sur le camion, vêtue d'une légère robe d'été, les jambes nues dans des sandales, un petit sac de cuir avec un mouchoir, deux ou trois pesetas, la boîte à poudre et le crayon à lèvres, elle partit pour le front.

La croyant victime d'un malheureux accident, ses amis la cherchèrent désespérément dans les cliniques, dans les hôpitaux, dans la morgue. Las de vaines recherches, ils la considérèrent disparue à toujours, lorsqu'elle revint du front ayant vécu, disait-elle, des heures d'une intensité inoubliable. En attendant le patron de la boîte avait été assassiné, ses camarades dispersés, elle repartit pour le front²⁵.

Ou des femmes qui iront au front pour combattre, coude à coude, avec les hommes :

Un grand nombre de femmes s'enrôlait aussi avec l'intention de se battre. Elles avaient reçu un revolver ; elles le portaient attachés au ceinturon. Elles plaisantaient avec les hommes, elles jouaient avec l'arme comme huit jours auparavant elles l'auraient fait avec une fleur ou un éventail²⁶.

Ou bien des femmes qui se prostituent et qui, à leur manière, font aussi la révolution sociale :

Même pour les malheureuses filles du 5^e arrondissement, l'amour mercenaire qui était leur lot, changeait de physionomie. Elles n'avaient plus de maîtres ; quelques souteneurs et quelques patrons avaient été assassinés, les autres chassés avec ignominie, et maintenant, ayant *collectivisé l'affaire*, ces filles étaient devenues leurs propres patronnes. Elles n'avaient pas songé un seul instant à changer de métier ; elles se remettaient à l'œuvre avec plus d'entrain que jamais. Il en fallait : tout le 5^e arrondissement vibrait d'une fièvre meurtrière et amoureuse à côté de laquelle celle des autres quartiers n'était qu'une pâle grimace. (...) En haut de ces maisons sordides que la société impitoyable admet, des femmes, des créatures humaines, jouaient un rôle de machines hygiéniques. Mais pas aujourd'hui, pas pendant cette courte période de la révolution triomphante, à laquelle ces pauvres malheureuses eurent très brièvement la sensation de collaborer. Ce qui jamais pendant toutes les époques bourgeoises, monarchiques ou républicaines n'avait été possible, le fut en cet instant : elles se mirent à fraterniser avec les hommes qu'elles apaisaient²⁷.

Des femmes encore qui se sont jointes, avec un enthousiasme enfantin, à la profanation des couvents :

Le 21 juillet au soir, une foule compacte se porta du côté du couvent des Visitandines. Deux ou trois hommes menaient la bande, composée surtout de femmes et de jeunes garçons. Ils hurlaient tant et plus en brandissant des fusils, des pelles, des marteaux, des leviers. (...) Les femmes surtout étaient très excitées. Elles allaient enfin dévoiler les mystères de ce couvent. Elles savouraient d'avance la terreur des nonnes, leurs supplications, leurs larmes, la course éperdue du troupeau affolé devant les hommes suants et sales²⁸.

Ou finalement, à l'inverse, des femmes qui défilent devant un crucifix brisé et bafoué non pour s'en moquer, mais pour s'en lamenter :

²⁴ *Ibid.*, p. 106-107 (f. 95-96).

²⁵ *Ibid.* p. 45 (f. 33).

²⁶ *Ibid.*

²⁷ *Ibid.*, p. 115 (f. 103) et p. 117 (f. 105).

²⁸ *Ibid.*, p. 59 (f. 47).

De cet autel d'impiété et de sarcasme, symbole de douleur et de pardon, le peuple catalan avait fait un objet de pèlerinage. Des hommes et des femmes défilaient devant dans un silence recueilli. Quelques femmes pleuraient²⁹.

Nous ne savons pas si Aurora Bertrana a tenté de publier *Le 19 juillet*. Le tapuscrit que nous avons conservé révèle un ouvrage dans un état de production parfaitement fini, avec des corrections minimales, très peu d'erreurs et une maîtrise de la langue française qui aurait permis, sans aucun inconvénient, de le livrer pour sa lecture à n'importe quel éditeur français. En tout cas, l'ouvrage ne sera pas publié, mais il accompagnera Bertrana tout au long de son exil ; elle l'emportera avec elle à son retour en Catalogne (1949), s'en servira de façon occasionnelle pour écrire quelques extraits du deuxième volume de ses mémoires, à la fin des années soixante, et le conservera jusqu'à sa mort en 1974. Ce serait une excellente nouvelle qu'il puisse un jour être publié, soit dans sa version originale, soit en traduction catalane. D'ici là, nous continuerons à être privés d'un document littéraire d'exception ne pouvant être issu que de l'une des principales figures de la littérature de voyage dans notre pays au moment du déclenchement de la guerre. Inversant tout à fait la logique du narrateur de l'exotisme, Bertrana, au lieu de révéler l'étrangeté d'une réalité lointaine, présente au lecteur étranger le caractère multiforme et ambivalent de sa propre réalité, l'obligeant ainsi à aller au-delà d'une position confortable et simpliste. À plus de 80 ans du conflit, alors que pour les lecteurs catalans et espagnols d'aujourd'hui la guerre civile est un fait lointain, tout comme elle l'était pour les lecteurs européens contemporains de Bertrana, alors que les ressorts et la complexité de ce conflit se sont vus obscurcis par quarante ans de franquisme et quarante ans de plus de révisions idéologiques très souvent parfaitement antihistoriques, *Le 19 juillet. Quelques tableaux de la guerre d'Espagne* constitue en soi une lecture dont on ne peut se passer.

²⁹ *Ibid.*, p. 99 (f. 87).